

**GUIDE D'ACCOMPAGNEMENT  
POUR UN FAIRE ENSEMBLE  
DE L'ETUAPTMUMK/DOUBLE REGARD  
(TWO-EYED SEEING)**

**GUIDE PRATIQUE  
AVEC DES ILLUSTRATIONS  
CONCRÈTES**

**LES FASCICULES**

**Rédaction : Groupe de travail  
pour Faire ensemble de l'Etuaptmumk/Double regard**

**Septembre 2023**





# COLLABORATEURS ET COLLABORATRICES AU PROJET

## Groupe de travail et de consultation (par ordre alphabétique des noms de famille)

Cheryl Bartlett, Monique Beaulac, Anita C. Benoit (Mi'gmaw), Dr Samuel Blain, Claude Boivin (Ainé Innu), Johnny Boivin (Innu et Attikamekw), Mélanie Boivin (Innue), Alain Cuerrier, François Delwaide, Michel Durand Nolet (Wabanaki), Caroline Gélinas (Mohawk), Maria Grullon, Nick Huard, Anna-Leah King (Anishinaabek), Chantal Levesque, Nicholas Lucas-Rancourt (Mi'gmaw), Sophie Martel (Innue), Debbie H. Martin (Inuk), Jérôme Melançon, Carine Nassif-Gouin, Quitterie Nuger, Jean-Christophe Noël, Caroline Ouellet, Claudie Paul (Innue) Pierre Picard (Wendat), Naomi Pierrard (Mi'gmaw), Samuel Rainville (Innu), Véronique Rankin (Anishinaabek), Sophie I.G. Roher, Angèle Séguin, Mélanie Sheehy, Chantal St Laurent, Daphné-Anne Olepika Takpanie Kiguktak (Inuk), Philippe Tousignant, Marie-Joelle Tremblay.

## Coordination

Ce guide a été réalisé avec la précieuse collaboration des membres du groupe de travail coordonné par quatre institutions, la Faculté de l'éducation permanente de l'Université de Montréal et le Cégep du Vieux Montréal ainsi que le Réseau francophone international pour la promotion de la santé (RÉFIPS), région des Amériques et l'Association pour la santé publique du Québec (ASPQ). Grâce à cette collaboration entre quatre institutions clés, ce guide a pu être réalisé dans un contexte bienveillant et coconstructif tout au long du processus de conception, de réalisation et de rédaction.

## Aide à la révision du texte

Michèle Choquet et Marie Brodeur Gélinas

Thomas Bastien, Association pour la santé publique du Québec

Sarah Chaput, Réseau francophone international pour la promotion de la santé (RÉFIPS)

## Graphisme

Niaka, Agence créative autochtone

## Citation suggérée

Groupe de travail pour un *Faire ensemble* de l'*Etuaptmumk*/Double Regard (2023).

*Guide d'accompagnement pour un Faire ensemble de l'Etuaptmumk/Double regard (Etuaptmumk ou Two-Eyed seeing)*. ASPQ/RÉFIPS Amériques. Publication numérique.

Reproduction autorisée à des fins non commerciales avec mention de la source citée tel qu'indiqué préalablement.

Dans ce document, l'écriture épïcène a été retenue en conformité avec les règles définies par les guides d'usage.



# REMERCIEMENTS

Ce projet a été réalisé par le soutien de quatre institutions : l'Association pour la santé publique du Québec (ASPQ), le Réseau francophone international pour la promotion de la santé (RÉFIPS), région des Amériques, l'Université de Montréal (UdeM), et le Cégep du Vieux Montréal (CVM). Ce guide a vu le jour grâce à ces institutions que nous tenons à remercier bien sincèrement.

Ce projet appelé Guide d'accompagnement pour *Faire ensemble* de l'*Etuaptmumk/Double regard* (ou Two-Eyed seeing) a également été soutenu tout au long de sa réalisation par la synergie de tout un groupe qui a cru cette réalisation possible, et qui croit de manière authentique et véritable pour l'avoir expérimenté à l'*Etuaptmumk/Double regard*. L'*Etuaptmumk* est devenu un principe, voire une philosophie de vie pour chaque personne de ce groupe.

Au sein de ces institutions, ce projet a reçu l'attention et le soutien nécessaires à sa création grâce à des personnes dédiées à assurer une relation harmonieuse entre les individus et les communautés. C'est pourquoi nous tenons à remercier tout particulièrement Mme Chantal Levesque, responsable de programmes (UdeM), Mme Caroline Gélinas, conseillère principale aux relations avec les Premiers Peuples (UdeM), M. Thomas Bastien, directeur général (ASPQ) et Mme Sarah Chaput, directrice (RÉFIPS-région des Amériques), pour leur appui inconditionnel tout au long du projet ainsi qu'à leur institution, principaux soutiens financiers essentiels à la réalisation de cette publication.

Nous remercions également M. Michel Janosz, Doyen de la Faculté de l'éducation permanente (UdeM), M. Jean-Pierre Marquis, Vice-Doyen aux études (UdeM), Mme Mylène Boisclair, directrice générale (CVM), M. Éric April, directeur de département (CVM) et Mme Laura Sauvaget, directrice adjointe de département (CVM) qui ont apporté leur soutien à des moments charnières.

Nous remercions chaleureusement Niaka Agence Créative Abénakise pour son talent artistique, son professionnalisme et son souci du détail autant dans la mise en page que pour la création de l'adaptation du symbole *Etuaptmumk / Double regard*.

Nous souhaitons également souligner le soutien financier apporté par le ministère de la Santé et des Services sociaux ainsi que le Secrétariat aux relations avec les Premières Nations et les Inuit, essentiel à l'élaboration de ce guide d'accompagnement.

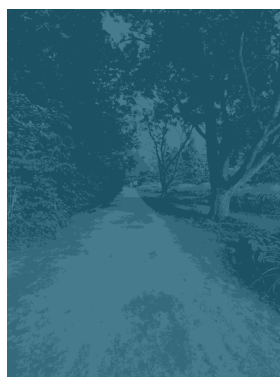
Enfin et surtout, nous remercions chaleureusement toutes les personnes et organisations inspirantes qui ont accepté de partager leur expérience, dont l'Université du Cap Breton, l'Université de Regina, Mme Annick Thomassin, chargée de recherche au Centre de recherche sur les politiques économiques autochtones à Australian National University et M. Philippe Tousignant, conseiller principal à Educonnexion. Nous remercions également Dre Cheryl Bartlett, l'Ainé Dr Albert Marshall, Mme Naomi Pierrard et Mme Sophie Roher pour tous leurs échanges et leur soutien. Nous nous sentons choyé-es de cette merveilleuse opportunité d'échanges.



---

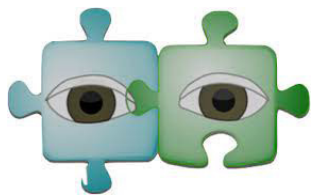
**Merci, Wliwni, Miigwech, Mikwetc, Mîkwêc,  
Tiawenhk, Tshinashkumitin, Nakurmiik, Woliwon,  
Wela'lin, Nia:wen, Chinishkumitin, Thank you.**

---



### **Pourquoi cette photo du jardin botanique en page couverture :**

Le "Double regard" fait référence à la capacité de cheminer ensemble en tenant compte de la spécificité de chaque personne, en tout temps. Cela signifie que pour y parvenir, quel que soit le contexte, le principe du "Double regard" peut s'appliquer. Cela implique plusieurs qualités, fondements d'une relation coconstructive authentique, grâce auxquelles nous pouvons surmonter ensemble tous les défis et les questions complexes de manière holistique. Comme sur la photo à gauche nous voyons la nature s'exprimer telle qu'elle est alors qu'à droite elle est contrôlée.



### **Pourquoi ce symbole de l'œil ou des deux yeux/Double regard :**

Il s'agit de voir une situation avec son propre regard tout en tenant compte de celui de l'autre. Chacun y voit dans l'autre plusieurs qualités, fondements d'une relation coconstructive authentique. L'idée est de regarder avec l'œil de chaque personne pour obtenir une vision plus complète et plus équilibrée de la réalité. Ainsi, nous pouvons surmonter ensemble tous les défis et les questions complexes de manière holistique. Le symbole original des Marshall a été décliné sans le dénaturer, par respect de la démarche initiale.





# FASCICULES



# Fascicule



## 01

### RECONNAISSANCE DE LA RELATION INHÉRENTE AVEC LA TERRE-MÈRE

#### Historique et description

Afin de répondre à quelques-unes des recommandations et appels à l'action issus des rapports et enquêtes des dernières années, nous retenons la reconnaissance de la relation inhérente avec la Terre-Mère comme étant l'un des pas vers la réconciliation. Une telle reconnaissance va au-delà de la « reconnaissance territoriale » liée à l'ouverture des événements publics et souvent privés à laquelle nous sommes désormais habituées. Sans chercher à rentrer dans les considérations politiques et juridiques, nous proposons une ouverture au dialogue par une illustration du *Double regard* dans le cadre d'une reconnaissance territoriale, soit son respect (acknowledgement). Cette reconnaissance et ce respect sont ainsi liés à la teneur et à la signification de la relation des Autochtones au territoire.

Les peuples autochtones entretiennent une relation avec les territoires, la Terre-Mère, qui se fonde dans l'identité personnelle et collective ainsi que dans la compréhension de la place de l'être humain dans le monde. C'est ce que Tuck et Yang expliquent en écrivant d'une perspective autochtone (Unangax) et allochtone :

Les peuples autochtones sont ceux qui ont des histoires de création, et non des histoires de colonisation, à propos de la manière dont nous en sommes / ils en sont venus à *être en un lieu particulier* - en effet, comment nous en sommes / ils en sont venus à *être un lieu*. Nos / leurs relations à la terre comprennent nos/leurs épistémologies, ontologies et cosmologies. (2012, p. 6, traduction libre, italiques ajoutées).





Préalablement, la reconnaissance territoriale représentait une forme de diplomatie ancestrale autochtone désormais reprise comme une démarche attestant de la présence historique des Premiers Peuples sur un territoire donné. Elle exprime avant tout que la Terre-Mère et le territoire n'ont jamais pu être cédés (concept et terme précisé ci-dessous), comme ce fut éventuellement le cas en d'autres circonstances, car la terre n'appartient à personne. En ce sens, les Peuples autochtones ont un attachement inhérent avec le territoire qui s'incarne par le profond respect de la nature (Deroche, 2008).

Précisons qu'il ne s'agit pas de prendre position quant à l'occupation d'une Nation plus qu'une autre, mais de reconnaître que les Peuples autochtones ont et occupent toujours le Territoire puisqu'il est en elleux, et inversement. Il s'agit donc de témoigner d'une véritable compréhension des séquelles laissées par la dépossession, étant donné la relation symbiotique et inhérente de mutualité existant entre les Premiers Peuples et la Terre-Mère (création de réserves au Québec (L.C. 1850, c. 42), droits ancestraux, L.C. 1982, Supreme Court of Canada, R. v. Van der Peet, [1996]).

Toutefois, certains énoncés de reconnaissance territoriale pourront inclure la nature des relations inhérentes et les marques de respect entretenues par les Peuples précis sur un territoire donné. De tels énoncés doivent s'appuyer sur une recherche menée en collaboration avec les personnes porteuses de la connaissance des Nations et des communautés qui entretiennent une relation avec le territoire en question. Ces énoncés peuvent aussi inclure une référence à un traité et une alliance qui a permis la coexistence sur le territoire en question. Le but derrière la production d'un tel énoncé est d'amorcer un processus d'autoéducation quant à l'occupation du territoire et sa colonisation ou de sa réoccupation. Dans de tels cas, l'idée de Sheldon Krasowski selon laquelle « la terre demeure autochtone » (2019), en relation aux territoires couverts par les Traités numérotés, renvoie au fait que la cession du territoire est une fiction inventée par le Gouvernement du Canada.

**En effet, les Commissaires aux traités et autres négociateurs n'ont pas discuté de cession du territoire lors des négociations, mais l'ont plutôt ajoutée comme clause à la version écrite des Traités numérotés.**

Au regard de ce qui précède, nous privilégions le terme « occupation », lequel fait référence à un territoire utilisé, exploité aux dépens de l'occupation des Premiers Peuples. En effet, l'usage du terme « non cédé », présume de la détention d'une propriété ou d'une appropriation, alors que ce n'est précisément pas ce que revendiquent les Premiers Peuples du fait de leur relation avec le territoire. À titre d'exemple, la position des Peuples autochtones en Colombie-Britannique insiste clairement sur le fait que le territoire n'a jamais été cédé. En effet, il n'y a jamais même eu de traités pour la plus grande partie du territoire ; et beaucoup d'autres Nations utilisent



l'expression « occupation du territoire » pour marquer le fait que le territoire n'a pas été cédé et ne peut l'être, et ce, même lorsqu'il y a eu de rares fois la signature d'un traité.

Dans ce contexte, nous soutenons que la « reconnaissance de la relation inhérente avec la Terre-Mère » doit être entendue, ressentie et s'énoncer dans le respect tant de la présence historique et actuelle que de la relation avec le Territoire : nos actions doivent refléter nos paroles.

## Contexte d'utilisation

La reconnaissance territoriale s'énonce en début de rencontres, officielles ou non, afin de reconnaître que les Premiers Peuples vivaient sur le territoire sur lequel se déroule la rencontre (Gouvernement du Canada, 2020). Selon l'Association canadienne des professeures et des professeurs universitaires (ACPPU), elle pourrait s'exprimer « au début d'un cours, d'une réunion ou d'une conférence, lors de présentations faites dans l'établissement d'appartenance ou ailleurs » (ACPPU, 2016).

## Illustrations

Pour Kijâtai-Alexandra Veillette-Cheezo : « Il faut se rappeler qu'à l'origine, cette reconnaissance était une coutume autochtone. Elle servait à respecter et à remercier une Nation qui en recevait une autre [...]. La coutume persiste toujours entre les communautés » (Radio-Canada, 2021). Ainsi, tout discours énoncé dans l'intention de rendre hommage aux peuples autochtones pour attester que le Territoire ne peut pas être cédé ni possédé, et doit être respecté par le fait que la planète nous accueille et nous fait vivre. En ce sens, elle ne peut être l'objet d'aucune revendication d'appartenance. Son respect est une condition de notre existence. Sans elle, nous ne pouvons être, et l'inverse n'est pas vrai.

### ... PERSPECTIVE EN DOUBLE REGARD *(Faire ensemble)*

## La reconnaissance territoriale émergente d'une co-écriture entre Autochtones et Allochtones

Quel que soit le type de reconnaissance territoriale, qu'elle soit institutionnelle ou personnalisée, le *Double regard* implique au préalable une nécessaire co-écriture entre une personne autochtone et une personne allochtone. Séparément ou ensemble, ces personnes doivent être au moins au courant de certaines relations de membres de peuples autochtones au territoire dont il est question. À titre d'exemple, elle peut illustrer un récit ou raconter une partie de l'histoire.

Ainsi, lors d'une conférence sur les enjeux de justice climatiques proposée dans le cadre des Journées québécoises de solidarité internationale à l'automne 2021, l'un des responsables, Conseiller en environnement et en économie sociale, a proposé avec la personne Conseillère des relations avec les Premiers Peuples d'adapter la reconnaissance territoriale pour qu'elle soit « habitée », « incarnée » :



« Avant de débiter, nous jugeons primordial de nous arrêter quelques minutes pour réfléchir à la raison pour laquelle nous sommes réunis, aujourd'hui. Pour notre part, c'est pour favoriser un engagement qui nous semble essentiel quant à la protection de l'environnement, à la lutte aux changements climatiques et à la protection d'un territoire que nous aimons.

Ce territoire que nous habitons, qui nous fascine, qui nous émerveille a été longuement protégé et mis en valeur par les autochtones. Il l'est d'ailleurs encore aujourd'hui. L'endroit où nous nous situons ce soir est un territoire ancestral non cédé dont l'histoire coloniale de notre pays doit être reconnue afin d'envisager une démarche réparatrice sincère et durable.

Nous tenons donc à reconnaître l'importance que les Premiers Peuples ont eue afin de protéger ce territoire magnifique malgré un pillage continu des ressources naturelles s'y trouvant. Cette conception extractiviste de l'environnement contribue à dévisager, exploiter et détruire le territoire.

Un tel manque d'humilité face à l'environnement doit être au centre de nos préoccupations. Pour cela, il est impératif d'écouter, de reconnaître la validité et d'apprendre des savoirs issus des Premiers Peuples, pour envisager des solutions justes et équitables à la crise climatique. En ce sens, nous nous considérons responsables nous aussi de la protection du territoire sur lequel nous nous situons et qui permet maintenant à nos enfants de grandir avec une excellente qualité de vie. Faisons en sorte qu'une telle qualité de vie soit accessible de manière équitable, à toutes et tous, maintenant et pendant longtemps. »

## **Perspective d'une autochtonisation**

*(ou intégration individuelle des savoirs et des philosophies autochtones)*

### **La reconnaissance institutionnelle émergeant d'une co-écriture autochtone et allochtone**

Un texte officiel peut être autochtonisé<sup>1</sup>. Ainsi, à l'ouverture d'un événement comme un séminaire ou une conférence, une institution peut avoir défini un texte spécifique (par ex. publication de l'ACCPU sur son site Internet, 2016 ; RQEDI, 2022) lequel pourra être repris ou adapté.

<sup>1</sup> « L'autochtonisation résulte « des efforts conscients [qui] sont mis en œuvre pour intégrer les peuples autochtones, leurs philosophies, leurs connaissances et leurs cultures dans [...] des programmes d'études, la recherche et le perfectionnement professionnel » (Commission de Vérité et Réconciliation du Canada, 2015 ; Melançon, 2019). » repris de Nassif-Gouin et al., 2021.



## Exemple d'un texte protocolaire co-écrit repris :

« Dans un esprit d'amitié et de solidarité, l'Université Laval rend hommage aux Premiers Peuples de ces lieux. Étant à la croisée du Nionwentsio du peuple Wendat, du Ndakina du peuple Wabanaki, du Nitassinan du peuple Innu, du Nitaskinan du peuple Atikamekw et du Wolastokuk du peuple Wolastoqey, nous honorons nos relations les uns avec les autres. Université Laval (Québec) »

## Exemple d'un texte personnalisé co-écrit adapté :

En 2022, lors d'une conférence donnée par un porteur de savoirs Wabanaki, voici ce que les organisateurs et organisatrices avaient rédigé :

« Avant de débiter, l'équipe responsable de l'organisation juge primordial de nous arrêter quelques minutes pour réfléchir à la raison pour laquelle nous sommes réunis, aujourd'hui. Pour ma part, nous sommes réunies pour favoriser un engagement qui me semble essentiel, la décolonisation de nos institutions, c'est-à-dire la reconnaissance égale et la sécurisation de la philosophie, des valeurs et des savoirs autochtones.

Nous reconnaissons que nous sommes sur un territoire occupé. Au-delà des enjeux juridiques et politiques de cette occupation, nous reconnaissons que le territoire où nous vivons a été longuement protégé et mis en valeur par de nombreuses Nations autochtones. En occupant les territoires dont ils ont pris soin, nous les coupons de leur relation à cette terre et nous rendons impossible la protection de ces territoires par ces gardiens et gardiennes ancestrales.

Faisons en sorte d'honorer cette terre autant que possible maintenant et le plus longtemps possible en mémoire de nos ancêtres et pour le bien de nos enfants et nos petits-enfants. »

Cette reconnaissance est une coutume autochtone qui se poursuit entre les communautés (Radio-Canada, 2021). Du côté des allochtones, en l'absence d'une démarche d'autochtonisation ou du principe du *Double regard*, il ne saurait y avoir de reconnaissance territoriale. Attention toutefois de ne pas généraliser ; plusieurs raisons peuvent justifier l'absence de l'énoncé d'une reconnaissance territoriale comme le fait qu'il serait souhaitable qu'elle soit réalisée en *Double regard* et que cette possibilité n'était pas offerte, qu'une autre manière de reconnaître le lien au territoire et à la Terre est mise en place, ou encore que les participant·es autochtones à un événement ont jugé que cette pratique ne convenait pas à la situation.



# Fascicule

## 02



### CERCLE DE PARTAGE/ CERCLE DE PAROLE



#### Historique et description

Le cercle de partage, ou cercle de parole, est un ensemble de pratiques de communication autochtone traditionnelle (Ottawa, 2021, Lathoud, 2016). Permettant de s'exprimer sans crainte de jugement ou de rejet, il offre un moment d'échange favorisant l'accueil, le respect, la bienveillance et l'écoute active. Il est fondé sur une participation volontaire et un souhait de partage collectif en toute humilité devant l'étendue des connaissances et des savoirs. On retrouve ces façons de faire dans une variété de milieux, notamment dans les milieux scolaire, thérapeutique, et managérial.

Historiquement, le cercle de partage, ou le cercle de parole, offre une occasion d'engager des conversations politiques tout en donnant une chance égale à chacun et chacune de s'exprimer librement et ouvertement, et ce, à tour de rôle et sans interruption.

Les cercles de partage prennent la forme d'un rituel, incluant notamment l'ouverture et la fermeture de la cérémonie par un Aîné ou une Aînée autochtone, un porteur ou une porteuse de savoirs, ou encore une personne désignée en fonction de son rôle ou de sa contribution dans la communauté. Faire appel à des chants, un récit, une légende ainsi que le smudging (ou diffusion de fumée de sauge ou de foin d'odeur) stimulent les émotions, la mémoire et la conscience, entre autres effets bénéfiques (Lathoud, 2016). De manière générale, les membres du cercle de parole se passent un objet symbolique (voir fascicule 3) pour réguler la prise de parole. Le déroulement des cercles de partage peut varier d'une Nation et d'une communauté à l'autre.

#### Contexte d'utilisation

Un cercle peut être constitué au moment jugé opportun, comme pour faire connaissance, partager ses ressentis, ses attentes ou encore ses inquiétudes à la suite d'un événement ou d'une activité. L'objectif principal reste de discuter d'une situation particulière qui nécessite l'écoute du groupe. Cela dit, il peut être particulièrement pertinent d'en composer un lors de la fin d'une rencontre ou d'une collaboration pour souligner les réussites, les points à



améliorer, tenir compte du ressenti. Il est conçu pour créer un espace de partage respectueux des émotions vécues et les sentiments ressentis par toutes les personnes impliquées.

Un cercle de partage ne peut se dérouler que sous certaines conditions :

- Personne n'a de prérogatives : toutes les personnes participantes sont égales. Quels que soient le titre et la fonction des membres du cercle, aucune d'elle n'a un droit ou un privilège supérieur aux autres et aucune d'elles ne peut s'arroger le droit d'interrompre le locuteur ou la locutrice ;
- La parole est tournante : lorsque la personne a terminé de dire ce qu'elle avait à partager, elle passe la parole à la personne située à sa gauche<sup>2</sup> ou à la personne à qui le message s'adresse ;
- Lorsque quelqu'un prend la parole, les autres écoutent activement ;
- L'expérience de chacun et de chacune est partagée sous forme d'histoire de vie à la première personne. En effet, un critère de vérité dans l'épistémologie autochtone est l'expression au je qui assure une responsabilisation de ses actes, de ses pensées, de ses émotions et de ses apprentissages (Lathoud, 2016).

La formation en cercle permet de créer une égalité, tout le monde se trouvant à une distance égale du centre, assis à la même hauteur. Ainsi, chaque personne voit toutes les autres et ne peut pas se cacher, ce qui lui montre qu'elle fait partie de tout ce qui se dit et est placée devant sa responsabilité envers les autres (Stevenson, 1999).

Un objet sert à visualiser à qui est réservé le droit de parole. Seule la personne qui tient l'objet peut s'exprimer. Il peut s'agir d'un objet sacré, comme une plume ou un bâton de parole suivant la culture et les croyances, ou d'un objet symbolique de la thématique abordée, comme une poupée ou une création artisanale (voir fascicule 3).

La tenue du cercle de partage suit une logique de tours de prise de parole. L'activité ne devrait pas être limitée. En cas de besoin, une ou plusieurs pauses devraient être ajoutées à l'horaire. Il est important de demeurer au sein du cercle pour recevoir tout ce qui est partagé, saisir les paroles qui devraient toujours être une réponse à ce qui a été dit précédemment, et ne pas déranger la parole des autres. Seule la personne désignée « guide » pourra intervenir en cas de nécessité, soit par exemple venir apaiser la personne en détresse émotionnelle.

<sup>2</sup> Il est préférable de s'entendre sur la direction du passage de la parole : certains peuples suivent le sens de la trajectoire du soleil (en termes occidentaux, le sens des aiguilles d'une montre) ; d'autres suivent le sens de la rotation de la planète ou de la lune. Le respect de tels protocoles joue notamment deux rôles : (1) placer sa conversation au sein d'un ensemble naturel plus vaste ; et (2) placer les personnes allochtones dans un contexte moral, protocolaire et légal autochtone.



## Illustrations

### ● **PERSPECTIVE EN DOUBLE REGARD** (*Faire ensemble*)

Que ce soit en salle de classe, au bureau ou en clinique, le *Double regard* nécessite une collaboration entre allochtones et autochtones. Le cercle de partage étant une invitation à s'exprimer à la première personne, librement, mais de manière responsable, celle qui occupe le rôle de guide doit nécessairement avoir une expérience de vie pertinente et semblable à celle des personnes participantes du cercle. Ces qualités sont garantes de la richesse des échanges et du succès de l'activité.

#### **Exemple 1 - Usage du cercle de partage pour travailler un projet en équipe**

Lors d'une rencontre d'équipe, il a été décidé d'organiser la discussion sous la forme d'un cercle de partage. Ainsi, tous les partenaires ont convenu de respecter les règles définies ensemble, d'un commun accord.

#### **Premier tour**

Bâton de parole à la main, dans un contexte autochtone-allochtone, le cercle de parole est initié par un Aîné Mig'maw, occupant le rôle de guide. Celui-ci procède d'abord à une cérémonie de purification (chants, purification de la pièce en brûlant de l'encens, de la sauge ou du cèdre) lequel donne la parole à l'hôte de l'activité. La personne Aînée ou porteuse de savoirs débute avec le bâton de parole à la main et le passe à l'hôte de l'activité ou à la prochaine personne pour lui céder la parole.

Le premier tour se termine lorsque toutes les personnes participantes se sont présentées et que le bâton de parole revient à son point de départ.

L'ambiance établie durant le rituel d'ouverture est déterminante au bon déroulement de l'activité puisqu'elle permet de mettre les personnes participantes à l'aise et d'ouvrir leur esprit afin de les préparer à s'exprimer avec authenticité et à écouter sans jugement ou interférence, tout en les préparant à prendre leur temps et à respecter celui des autres.

#### **Deuxième tour**

La personne Aînée peut ensuite engager la conversation autour des idées, problématiques ou questions à discuter. Il n'y a a priori aucune restriction de sujet de discussion qui est imposé ou de limite de temps de parole. Toutefois, afin que tout le monde puisse s'exprimer librement et de manière satisfaisante, il est préférable que les personnes participantes respectent le sujet amené par la personne Aînée, la porteuse de savoirs ou toute autre personne désignée tout en exprimant l'essentiel de leurs idées.

Le deuxième tour se termine lorsque la dernière personne a partagé ce qui lui importe ou la préoccupe le plus.

L'intérêt de cette activité est de rester centré sur le sujet ou l'idée qui est énoncée ; c'est aussi le plus grand défi pour toutes les personnes participantes.



## Tours suivants

Les autres tours servent à approfondir les problèmes, idées ou questions de chaque personne participante. Ainsi, chacun leur tour, les membres seront placés au centre de la discussion. La personne doit ainsi redire de manière plus approfondie ce qui lui importe le plus. Les autres personnes prendront alors la parole à tour de rôle pour enrichir, suggérer une solution ou apporter de nouvelles informations afin d'éclairer la situation. Pour chacune des problématiques, plusieurs tours peuvent s'avérer nécessaires.

Lorsque le cercle est venu à bout du premier problème, la personne suivante devient le centre de la discussion, puis les tours reprennent, et ainsi de suite.

## Dernier tour

Lorsque la conversation arrive à sa fin, l'Ainé ou la personne porteuse de savoirs responsable du cercle en fait la fermeture par une prière, ou par quelques mots, tout dépendant du contexte.

## Après l'activité

Les personnes participantes peuvent se réunir autour d'un repas ou pour réaliser une activité plus ludique en guise de conclusion.

## Exemple 2 - L'usage du cercle de partage en recherche autochtone

Notre exemple provient du projet de recherche portant sur la bispiritualité avec la participation de plusieurs jeunes allochtones et autochtones. Dans ce contexte, au lieu d'utiliser la méthode de collecte de données habituelles, comme les entrevues individuelles ou de groupes, les chercheurs et chercheuses ont eu recours à la méthodologie du cercle de partage. De ce fait, le rôle de cofacilitation a été défini pour chacun d'eux. Une Aînée de Kahnawà:ke avait pour rôle d'ouvrir et de refermer le cercle, ainsi que de partager ses savoirs avec les jeunes durant l'activité. Au total, une vingtaine de cercles de partage de 120 minutes ont été organisés au cours desquels chaque personne participante a partagé son expérience et a pris le temps nécessaire pour s'exprimer dans le respect et la confidentialité.

Au début de l'étude, les cercles étaient organisés en présentiel sous le format traditionnel. En raison de la pandémie, les chercheurs et les chercheuses ont été forcés de organiser les cercles de partage à distance. Il en résulte que cette activité a bien été adaptée au format virtuel. Une plateforme virtuelle a été utilisée dans le cadre de cette étude. Les cofacilitateurs et cofacilitatrices ont en tout premier lieu imposé un ordre de prise de parole, mais ont par la suite donné le droit de parole à qui le demandait.

Quoique moins conventionnelle, cette méthode a offert la possibilité de privilégier l'écoute à la parole pour ceux qui le désiraient, allégeant ainsi la pression de prise de parole ressentie par les personnes participantes lors des tours de parole.

La collecte de données s'est réalisée sur une base volontaire. Toutes les personnes participantes qui le souhaitaient écrivaient leurs notes sur du papier collant ou encore, d'abord sur papier puis sur la plateforme d'un tableau blanc (ex. Jamboard) en début de pandémie. Pour assurer





la collecte d'un maximum d'informations et de minimiser la perte de contenu et de notions importantes discutées lors des cercles, deux personnes cofacilitatrices avaient pour tâche de prendre des notes collaboratives tout au long de chaque rencontre. Un rapport final a été réalisé par l'un des cofacilitateurs·trices à la fin de chaque rencontre à partir des notes collaboratives.

## **PERSPECTIVE D'UNE AUTOCHTONISATION**

*(ou intégration individuelle des savoirs et des philosophies autochtones)*

### **L'usage du cercle de partage en recherche auprès d'allochtones**

En contexte allochtone, le cercle peut être ouvert par un facilitateur ou une facilitatrice. Ainsi, la régulation des échanges ne se fera donc pas par une personne Aînée ou une porteuse de savoirs autochtone.

Par ailleurs, dans ce contexte, les cérémonies de purification (chants, purification de la pièce en brûlant de l'encens, de la sauge ou du cèdre) de l'ouverture et de clôture du cercle sont absentes du cercle de partage.

## **SANS AUTOCHTONISATION ET SANS DOUBLE REGARD**

- 
- « À trop rogner sur la pratique ancestrale, afin de la rendre adéquate au système scolaire, ou à se l'appropriier sans l'expérience nécessaire, on risque de retomber dans les pièges de la réduction des cultures autochtones. » (Lathoud, 2016, p.17)
- 
- 

Le cercle de partage est une activité qui peut être reprise dans différents contextes: d'éducation, de la santé, de recherche, etc., et ce, même en l'absence d'une personne autochtone. Toutefois, le succès de cette activité réside en la capacité de toutes les personnes participantes à prendre le temps d'écouter activement et respectueusement, sans interrompre ou juger autrui. Dans la culture occidentale, opiner ou poser des questions de manière spontanée à des moments inopportuns est acceptable, mais dans le cadre du cercle de partage, ce comportement nuit au déroulement de l'activité et à l'ambiance souhaitée. Des exercices de métacognition, comme rechercher ensemble comment acquérir de nouveaux savoirs, peuvent aider à préparer les personnes participantes, incluant la personne facilitatrice, préalablement.



# Fascicule

## 03



### BÂTON DE PAROLE



#### Historique et description

Le bâton de parole est un ancien outil spirituel de communication qui permet de révéler tout le respect que nous avons envers l'autre lorsqu'il prend la parole. L'usage d'un bâton de parole semble être apparu dans un contexte de guerre entre les Cinq Nations sur un territoire au Sud du Lac Ontario. Cette pratique s'est installée progressivement et l'objet que chacun se passe à tour de rôle est devenu un symbole de paix. Même s'il paraît restreindre la parole à la personne qui le tient en main, il se veut l'expression de la parole avec cœur et responsabilité, où chacun des autres membres écoute activement et silencieusement dans le plus grand respect de tous et de toutes. Le bâton de parole est passé d'une personne à l'autre, accordant un moment privilégié d'expression à chacune. Cette pratique réduit la compétition entre les membres de l'assemblée et augmente la confiance entre eux, et le respect des idées ou des contributions de chacune personne.

L'objet utilisé en guise de bâton de parole varie en fonction de la culture des personnes utilisatrices. Il est traditionnellement porteur de sens pour les personnes participantes à la discussion.

#### Contexte d'utilisation

Le bâton de parole est un outil servant à réguler la prise de parole lors de cérémonies, de conseils, d'assemblées ou autres événements.

#### Illustrations



« Avec le bâton de parole, je signifie que j'ai quelque chose à dire et que je souhaite être entendu·e sans être interrompu·e, ni dans ce que je dis, ni même dans mes hésitations, mes tâtonnements ou mes silences. » (Institut ESPERE international, 2022)



## **PERSPECTIVE EN DOUBLE REGARD** (*Faire ensemble*)

### **Exemple**

Il existe plusieurs variantes en fonction des symboles, des valeurs et des mœurs propres à une communauté autochtone. Avec le *Double regard*, les règles de bases sont partagées ou définies ensemble.

Voici un exemple issu d'une expérience vécue dans le cadre d'une rencontre informelle à Montréal en 2019. Cette rencontre était organisée de concert entre autochtones-allochtones pour recueillir l'avis de chacun et de chacune sur un sujet d'intérêt :

- Il revient à notre Aîné d'ouvrir et de clôturer la rencontre ;
- On offre un peu de tabac sacré aux personnes Aînées et porteuses de savoirs qui participent à la rencontre ;
- Il est entendu que tout le monde écoute la personne ayant le bâton à la main ;
- L'écoute se fait avec respect, soutien, compassion et calme ;
- L'écoute doit rester attentive tout au long de l'échange ;
- Cette rencontre est importante et il est donc suggéré d'y consacrer tout le temps nécessaire, soit s'assurer d'avoir un emploi du temps flexible pour ce jour ;
- Les cellulaires et autres instruments de distraction externes sont exclus de la rencontre ;
- Aucune interruption n'est permise ;
- Lorsque la personne qui tient le bâton a terminé de parler, elle tend le bâton à la personne qui suit dans l'ordre du cercle ;
- Si la personne qui reçoit le bâton ne désire pas prendre la parole, le bâton est passé au suivant ;
- Lorsqu'une personne prend le bâton, elle doit se présenter ;
- Lorsque tout le monde qui souhaitait s'exprimer a terminé de parler, le bâton de parole retourne à la personne Aînée ou porteuse de savoirs ;
- Si une personne prend trop longuement la parole ou tient des propos peu acceptables, on laisse la personne Aînée ou porteuse de savoirs réguler le temps de parole et les échanges ;
- On accepte de dépasser les différends passés et les irritants présents ;
- Quelles que soient les paroles prononcées, on revient vers la bienveillance et la collaboration.

## **PERSPECTIVE D'UNE AUTOCHTONISATION**

(*ou intégration individuelle des savoirs et des philosophies autochtones*)

Le bâton de parole est largement utilisé en contexte allochtone. Toutefois, pour éviter de dénaturiser ou même de faire de l'appropriation culturelle, il importe de se renseigner avant d'en faire usage et d'inclure des savoirs et des philosophies autochtones. Une utilisation



éthique du bâton de parole au sens de la Commission de Vérité et de Réconciliation du Canada (2015) implique des « efforts conscients de la part de tous et de toutes pour intégrer les Peuples autochtones, leurs philosophies, leurs connaissances et leurs cultures dans les divers volets de la société, une reconnaissance explicite des origines et le respect des grandes règles de bases énoncées ci-haut est donc nécessaire ».

En contexte autochtone, l'objet est hautement symbolique. Il peut être notamment une plume d'aigle, un objet sacré taillé, décoré, peint. Il a une réelle signification en soi.

En contexte allochtone, l'objet peut être un objet représentatif de la culture scolaire, clinique, managériale ou autre. Par exemple, il peut s'agir d'un jouet, d'une couverture, d'un livre, d'un pinceau, etc.

## ..... **SANS AUTOCHTONISATION ET SANS DOUBLE REGARD**

Aujourd'hui, nous retrouvons l'usage d'un bâton de parole dans la culture occidentale. Il est souvent utilisé afin d'enseigner la patience, la discipline et le respect lorsque quelqu'un prend la parole. Il est également retrouvé en milieu thérapeutique ou de gestion. C'est une occasion privilégiée de sensibiliser les enfants et les adultes aux savoirs, aux philosophies et aux manières de faire autochtones.

Lorsqu'une personne est invitée à une rencontre dans laquelle un bâton de parole est utilisé, il importe de lui demander quel est le protocole et d'en suivre les directives.



# Fascicule



## 04

### CRÉATION D'UN ESPACE DOUBLE REGARD DANS UNE INSTITUTION

#### Historique et contexte

*Exemple des Grandes Plaines : Université de Regina et Université des Premières Nations.*

L'Université de Regina est située sur les territoires des Nêhiyawak (Cris des Plaines), des Anihšīnāpēks (Saulteaux), des Dakotas, des Lakotas et des Nakodas, et sur la terre ancestrale des Métis. Le campus principal de l'Université de Regina se trouve sur le territoire du Traité no. 4, et l'Université compte aussi une présence sur le territoire du Traité no. 6. Le nom de la ville a remplacé Oskana ka-asastēki, qui signifie « l'endroit où les os sont empilés » en nêhiyawewin, en référence aux ossements de bisons.

L'Université des Premières Nations du Canada est un collège fédéré à l'Université de Regina. Étant donné cette proximité, les deux établissements doivent continuellement trouver des manières de travailler ensemble, mais aussi séparément. Les logiques coloniales de contrôle reprennent souvent le dessus. Toutefois, les membres de certaines facultés, dont ceux de la Faculté d'Éducation, cherchent depuis longtemps à permettre une éducation appropriée pour le succès des personnes étudiantes autochtones que pour préparer les membres étudiants allochtones à mieux interagir avec les communautés autochtones.

#### ● PERSPECTIVE EN DOUBLE REGARD *(Faire ensemble)*

##### **Le tressage et le wahkohtowin comme alternatives au *Double regard***

L'expression « *Etuaptmumk/Double regard* » ou « *Two-Eyed Seeing* » n'est pas communément utilisée dans le contexte des Grandes Plaines. C'est qu'elle provient d'un contexte spécifique aux territoires de la Nation Mi'kmaq et pourrait ne pas s'appliquer directement au contexte culturel des Plaines. En effet, des relations authentiques supposent de s'appuyer sur les manières de connaître et d'établir des relations propres à chaque communauté qui participe à un projet. On trouve néanmoins des approches qui lui ressemblent, ou qui servent aux mêmes fonctions : *Faire ensemble*, travailler ensemble. Les enseignements de plusieurs peuples peuvent ainsi servir à mieux comprendre les relations entre nations et entre cultures.



Anna-Leah King nous a dirigé·es vers l'histoire « Coyote's Eyes » telle que contée par Terry Tafoya et rappelée par Jo-ann Archibald (2008). Cette histoire permet notamment de montrer la difficulté de voir avec les yeux des autres et de l'insuffisance du seul accommodement des stratégies et comportements des autres à sa propre action (ce qui serait une simple appropriation). Il faut savoir trouver un équilibre et savoir comment et quand passer d'une manière de voir à une autre. Coyote, qui emprunte les yeux de Souris et de Bison, doit s'habituer à chacun et à ce qu'il lui permet de voir. Pour trouver l'équilibre, il ne suffit pas de voir avec les yeux des autres : il faut aussi agir comme elleux et comprendre le sens de ce qui est vu – le sens provenant également de la culture et de la spiritualité. Cet enseignement vient compléter l'idée du *Double regard* comme ce qui permet de *Faire ensemble*.

De là l'importance de comprendre les histoires traditionnelles. Du contexte Stó:lō d'Archibald, nous pouvons aussi passer au contexte Ojibwe-Anishinabe d'Eddie Benton-Banai, qui présente les Enseignements des Grands-Pères (2010), ou encore au document « Tipi Teachings » qui a été préparé suite à un rassemblement d'Aînés de plusieurs nations au Saskatchewan Indigenous Cultural Centre (McAdam et al. 2009). Il s'agit à chaque fois de connaître un peu mieux le contexte des autres afin de mieux comprendre ce qui peut y être vu, et il en va tout autant pour les membres autochtones de groupes collaboratifs qui doivent apprendre le *Double regard* avec les autres Nations autochtones.

L'idée de tressage est souvent utilisée dans le contexte des Plaines, comme dans plusieurs communautés et contextes culturels sur l'île de la Tortue. Elle fait référence à la possibilité de tresser des matériaux différents ensemble. Les matériaux demeurent différents, distincts, séparés ; on ne crée pas un tout homogène ; mais la tresse peut néanmoins être forte et durable. Les forces de chacun des matériaux viendront pallier les limites des autres. Elle aura besoin d'être réparée, de nouveaux éléments pourront y être incorporés. La métaphore sert ainsi à expliquer des enjeux relatifs aux ordres constitutionnels canadiens et autochtones :

- La métaphore du tressage est pertinente pour plusieurs traditions autochtones
- au Canada. Par exemple, les divers brins de la ceinture fléchée tressée des Métis
- représentent différentes valeurs et expériences des Métis. Le tressage du foin
- d'odeur indique la force et le rapprochement ainsi que la guérison. Une tresse
- est un objet en soi constitué de plusieurs fibres et de brins séparés ; elle ne
- gagne pas sa force d'une fibre en particulier, mais du grand nombre de fibres
- qui sont tressées ensemble. Imaginer un processus de tressage des brins de lois
- constitutionnelles, internationales et des peuples autochtones permet de voir les
- possibilités de réconciliation à partir de plusieurs angles et perspectives, et par
- là de commencer à réimaginer ce qu'une relation de Nation à Nation englobante
- ces différentes traditions juridiques pourraient signifier. (Chartrand et al., p. xv,
- traduction libre)

Le concept de wahkohtowin<sup>1</sup> (en nêhiyawewin, ou langue crie des plaines ; en Mitchif, wahkootowin) est aussi utilisé pour parler de la création et du maintien de relations et de

<sup>1</sup>À l'encontre des conventions linguistiques, ici les mots en langues autochtones ne sont pas placés en italiques : bien qu'ils soient étrangers à la langue française, ils ne sont pas étrangers au territoire où celle-ci s'est implantée.



collaborations. Un wahkohtowin est un réseau de parenté (*kinship*) qui n'a rien à voir avec le sang ou les ancêtres, mais plutôt avec des obligations mutuelles. Les personnes au centre de ce réseau vivent ensemble, partagent une vie en commun, une histoire, des traditions ; les personnes les plus éloignées du centre s'y joignent par traité ou par la création de relation. Le wahkohtowin est à la fois une réalité vécue et une forme d'entente -maintenue, sans cesse mise à jour, et parfois renouvelée. Matthew Wildcat, de la Première Nation Crie Ermineskin, explique ainsi le concept :

- Wahkohtowin se traduit littéralement en anglais comme *kinship* ou le fait d'être
- parents les uns avec les autres (*related to each other*). Mais le concept englobe un
- ensemble plus vaste d'idées sur la façon dont les choses sont liées ou en relation
- au sein des visions du monde Crie. Je divise la signification de wahkohtowin en
- trois parties. Premièrement, il fait référence à l'acte d'être en relation – avec les
- membres de sa famille humaine et non-humaine. Deuxièmement, il est une vision
- du monde fondée sur l'idée que toute l'existence est animée et pleine d'esprit.
- Puisque tout a de l'esprit, cela signifie que nous sommes en connexion avec le
- reste de l'existence et que nous vivons dans un univers défini par le fait d'être
- en relation (*relatedness*). Troisièmement, il y a des manières appropriées de
- développer les relations avec nos proches et d'autres aspects de l'existence. Ainsi,
- le wahkohtowin inclut aussi les obligations et les responsabilités qui incombent
- aux gens pour maintenir de bonnes relations. (Wildcat, 2018, p. 14, traduction
- libre)

Ces approches renvoient à des manières de se comprendre dans un tout plus grand, qui dépasse non seulement les relations entre les membres d'un groupe qui travaillent vers un but commun, mais aussi les relations humaines présentes – vers les générations futures et les animaux non-humains. Elles supposent de se rassembler, d'ajouter ce qu'on amène, sans pour autant réclamer une expertise à propos de ce que les autres amènent au groupe.

## **PERSPECTIVE D'UNE AUTOCHTONISATION**

*(ou intégration des savoirs et des philosophies autochtones)*

Plusieurs initiatives liées à l'autochtonisation ont eu lieu à l'Université de Regina. Du fait des départs et du remplacement fréquent des personnes employées autochtones, on peut avoir l'impression d'un recommencement perpétuel – mais un travail d'autochtonisation qui vise à transformer les structures pour avancer vers une décolonisation éventuelle doit aussi recommencer sans cesse sur la base des succès passés et de la réparation des effets liés aux échecs.

On pourra ici commencer avec le travail de Shauneen Pete, de la Première Nation Little Pine, dont la liste de cent manières d'autochtoniser et de décoloniser les programmes académiques (2016) a été reprise par plusieurs institutions et continue d'être pertinente. Cette liste est liée à deux séries d'objectifs émanant de l'Université elle-même, mais aussi des membres



autochtones de l'institution – objectifs qui entrent parfois en conflit. À la même époque, avec deux collègues allochtones de l'Université des Premières Nations, elle a présenté un tressage de récits de transformations de l'enseignement (Pete, Schneider et O'Reilly, 2013). On y voit trois perspectives sur la relation aux membres étudiants, la signification de l'autochtonisation de l'enseignement, les programmes d'études, le racisme, la pédagogie, la compétence culturelle – les enseignements de cet article consistant en un éclairage et un renforcement mutuel des expériences de chaque personne, sans synthèse ni voix dominante.

Aux côtés de deux autres collègues, O'Reilly a également présenté un paradigme interculturel pour rapprocher les méthodologies autochtones et allochtones et Aînés, avec les cérémonies traditionnelles, du design de la recherche au cadre d'analyse (O'Reilly-Scanlon, Crowe et Weenie, 2004).

L'autoethnographie au sein d'une équipe de chercheuses allochtones et autochtones se retrouve aussi dans le travail de Cooper, Major et Grafton. Ici, les perspectives allochtone, autochtone (Métis), ainsi que mélangée (Mi'kmaw et Acadienne, et Écossaise et Métis), se rejoignent dans une réflexion sur les manières d'éviter la participation uniquement symbolique (tokenism) qui, plutôt que d'amener un changement, « renforce ou maintient le statu quo. » (2018, p. 55). Elles rappellent aussi que les personnes autochtones ne doivent pas être vues comme « les porteuses de toute connaissance à propos de tous les enjeux » (p. 56). Il s'agit plutôt de créer un espace pour l'apprentissage où des relations peuvent se développer et où chaque personne apporte ses connaissances tout en étant consciente de ses limites. L'idée que les gardiens de la connaissance sont eux aussi dans un état d'apprentissage perpétuel est portée par le chercheur et philosophe Cri et Saulteaux Blair Stonechild dans son livre récemment traduit sous le titre *Celui qui cherche à savoir* (2021).

En relation à sa propre pratique en tant qu'enseignante auprès d'élèves autochtones en milieu urbain, Anna-Leah King explique l'importance de relayer les traditions qui sont gardées par les personnes Aînés, ainsi que par certains Peuples ou communautés qui ont eu la chance d'être moins affectés par la destruction et l'assimilation culturelles – mais aussi qui se trouvent dans les archives. Pour amener les chansons, le tambour et la danse dans cette école, elle a dû non seulement mettre en place un programme extracurriculaire, mais également convaincre ses collègues de son bien-fondé et de la légitimité de l'activité dans un cadre éducatif. Elle rencontre les mêmes résistances dans son enseignement à l'université, où les schèmes de pensée ancrés dans le racisme et le privilège et l'incapacité à relier l'esprit et le cœur font que même une éducation qui se veut anti-oppressive peut être appropriée par les personnes étudiantes de manière à renforcer ces mêmes manières de penser (King 2023, p. 110-111). Cet enjeu est vital, étant donné que ces mêmes étudiant-es se retrouveront à enseigner aux élèves tant autochtones qu'allochtones.

À ses étudiant-es comme à ceux qui désirent travailler ensemble, elle lance un défi : « Les colons pourront-ils regarder à l'intérieur d'eux-mêmes pour voir leurs notions immédiates et racialisées qui les guident et les rendent enclins à juger et à ne pas faire confiance, pour remettre en question leur propre pensée et porter leur attention vers eux-mêmes, puis travailler et se mettre au défi d'être plus soucieux et aimants dans leur approche [...] ? » (King 2023, p. 113).





Il s'agit, par cette autochtonisation, de guérison : « Plusieurs Aîné·es ont dit que nous ne pouvons guérir qu'en retournant à nos enseignements traditionnels comme le tambour et la chanson. Reprendre ce qui a été perdu nous offre une autre opportunité de guérir qui fait déjà partie de nous. » (King 2017, 129, traduction libre) Le rôle des personnes éducatrices est de rassembler celles étant les gardien·nes de la connaissance pour revitaliser les pratiques et les traditions afin de les faire passer à d'autres générations et communautés – mais aussi pour apprendre à se situer dans une autre perspective, qui pourra être décolonisée.

## ⋮ SANS AUTOCHTONISATION OU SANS DOUBLE REGARD

Plusieurs des outils présentés ici pourraient aisément être repris sans échange avec des personnes autochtones ni développement d'une expertise – et le sont, en fait, souvent. Le défi, comme dans toute institution, est de viser une transformation véritable – qui aura un effet réel sur le travail et les relations des personnes autochtones à l'Université – et durable. Le bilan est donc mitigé, mais les avancées et les pratiques présentées ici ont néanmoins un véritable effet sur l'éducation et l'apprentissage. Gardons en tête, cependant, que sans autochtonisation ni *Double regard*, il ne sera pas possible d'amorcer un réel changement, quel qu'en soit la portée.



# Fascicule

## 05

### RENCONTRE DE TYPE MAKUSHAN (ou MAKUSHAM)



#### Historique et description

Les Makushan sont des événements rassembleurs autour d'un festin, accompagnés de chants, souvent de tambours traditionnels sacrés (teueikan en langue innue), et s'expriment par une danse circulaire dans le respect et le partage entre les personnes, les animaux et la nature. Ces événements varient d'une Nation à l'autre, avec des différences tout de même importantes, pour la plupart des Premiers Peuples ; le Makushan sert donc ici d'exemple concret pour illustrer un type de rencontre possible.

Ils se distinguent des Pow Wow en ce qu'ils ne sont pas ouverts à tous et à toutes et ne sont pas annuels.

En innu- aimun, Makushan (ou Makusham) est le terme traditionnel désignant un rassemblement festif (Audet, 2015). Un Makushan est souvent associé à la danse traditionnelle au commencement d'un événement important ou pour en souligner sa fin. Cela est le cas, par exemple, lorsqu'on veut marquer la fin de la chasse, notamment chez les Innus.

• « Au retour de la chasse, on organisait un Makushan, un Aîné jouait du tambour et on dansait pour remercier le caribou. Dans certaines communautés Innus, on pratique encore la danse au tambour ou la danse du cercle, pour les mariages, les bonnes chasses, les fêtes. Les hommes et les femmes dansent en cercle l'un derrière l'autre dans le sens des aiguilles d'une montre, en faisant de petits pas au son du tambour innu ». <https://www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/rpcq/detail.do?methode=consulter&id=22&type=imma>

Dans sa thèse doctorale, Véronique Audet explique que le « Makushan, c'est à la fois la danse, l'événement qui rassemble et la nourriture qui est partagée à ce moment. C'est généralement de la nourriture de chasse, de pêche ou de cueillette, en particulier la *graisse de caribou* qui a une valeur spirituelle et de communion (commune union) entre les personnes humaines et autres qu'humaines. Aujourd'hui, la danse de Makushan est aussi dansée avec joie et fierté lors de spectacles de musique populaire, en particulier sur certains chants identitaires au



rythme battant comme Ekuan pua et Tshinanu, et sur des chants traditionnels repris de façon populaire, comme Uapan nuta et Uisha, uishama » (Audet, 2017).

### Contexte d'utilisation

Afin de nous réunir pour *Faire ensemble*, nous retenons la rencontre de type Makushan comme un type de rencontres qui favorise une ouverture au dialogue et au partage. Lorsqu'elle s'inscrit en *Double regard*, la rencontre porte alors une coloration positive et festive, quel qu'en soit son dessein. Dans ce contexte, nous pouvons l'associer à une fête ou à une rencontre qui s'organise autour d'un partage de récits, de plats traditionnels ou encore de création commune, lesquels transcendent ladite rencontre.

Les rencontres de type Makushan sont organisées à tout moment et jugées propices pour nous rassembler, partager et échanger ses connaissances, de façon officielle ou informelle.

Le Makushan permet de lever des barrières pour se rapprocher les uns des autres. Ainsi, la distance entre les différentes visions se réduit grâce à ce rassemblement autour de la nourriture ponctuée par une danse et un chant collectifs.

### Illustrations

Aujourd'hui, les Makushan ne sont plus étroitement liés au territoire et à la chasse, mais restent présents pour illustrer une expression de solidarité entre les différentes Nations, autochtones et allochtones (Audet, 2017, p. 129-131 ;[https://central.bac-lac.gc.ca/.item?id=TC-QMU-13819&op=pdf&app=Library&oclc\\_number=1032935118](https://central.bac-lac.gc.ca/.item?id=TC-QMU-13819&op=pdf&app=Library&oclc_number=1032935118)).

L'application du principe du *Double regard* peut se manifester dans le cadre d'une rencontre professionnelle ou personnelle pour souligner une réussite ou un moment de réflexion constructif et stimulant. Ce peut être la remise d'un prix ou d'une bourse, ou encore pour marquer la fin d'une réalisation. Le Makushan se traduira par la coorganisation d'un repas, d'un buffet ou d'un festin à partager. La musique prend alors tout son sens puisqu'elle exprime avant tout l'expérience positive et joyeuse de la rencontre et du partage de ce moment. Elle souligne l'expression d'une marque d'appréciation mutuelle, de notre volonté de grandir ensemble, donc de continuer de *Faire ensemble* au-delà de ce qui vient d'être accompli.

### ⋮ PERSPECTIVE EN DOUBLE REGARD (*Faire ensemble*)

Il y a quelques années, *le Wapikoni : Le cinéma qui roule* avait proposé comme événement rassembleur, un *Maniteu Makushan*, ce qui signifie *festin d'invités*. Les habitants de Pakua Shipi avaient convié leurs voisins de St-Augustin à fêter l'amitié autochtone-allochtone.

Par ailleurs, dans quelque CLSC de la province du Québec, il est apparu que plusieurs personnes employées, autochtones et allochtones, d'un même service se sont engagées à créer ensemble, non seulement des espaces fermés et des corridors sécurisés culturellement pour le personnel et les patients et les patientes issues de Premières Nations, mais également à mettre en place des pratiques comme la préparation de mets autochtones et l'organisation de Makushan. Ces « festins communautaires » ont été organisés ensemble par respect de la culture de différentes Nations que ces centres accueillent. Quelques danses, comme la danse



Atikamekw du cerceau et le chant des femmes Anishinaabeg qui célèbre le lien spirituel et identitaire avec l'eau, ont été coorganisés pour souligner le commencement d'une nouvelle étape, ou encore la fin d'un événement important pour le CLSC. Le défi reste de conserver ce type de rencontres dans le but de créer des espaces de rassemblements festifs et de partage inhérents à la vie de ces centres.

La perspective de *Double regard* est particulièrement importante ici. Tandis que le Makushan est propre à la Nation Innue, chaque Nation a ses protocoles autour du festin. Il convient donc de se tourner vers les personnes habilitées par leur communauté à organiser de tels festins, de suivre leurs directives et de les communiquer aux participant·es, puis de les rémunérer convenablement pour ce travail d'organisation.

## **PERSPECTIVE D'UNE AUTOCHTONISATION**

*(ou intégration des savoirs et des philosophies autochtones)*

Dans le cadre d'une formation sur les réalités autochtones dans le milieu de la santé, les Makushan ont été présentés sous la forme d'une vidéo, et une personne issue d'une communauté Innue est venue expliquer en quoi cette façon de faire permet d'exprimer la joie de partager ensemble un moment important, au sein de sa communauté autochtone.

## **SANS AUTOCHTONISATION OU SANS DOUBLE REGARD**

Les rassemblements festifs et distributions de cadeaux peuvent se faire sous un format conventionnel allochtone. Cette attention et reconnaissance demeure généralement utile et appréciée par les membres d'un groupe menant un projet. Un rassemblement de type Makushan ne peut se tenir sans que l'organisation soit portée par les personnes à qui la communauté a donné la permission de le faire, sans quoi elle sera appropriative et aura tendance à faire disparaître le besoin d'implication et de direction de la part des personnes collaboratrices autochtones.



# Fascicule



# 06



## OFFRANDE DE NOURRITURE

### *Historique et tradition*

Dans plusieurs communautés, la tradition veut qu'un cadeau ou une offrande de nourriture, appelée aussi assiette aux esprits, soit préparée pour l'offrir au monde des Esprits afin de remercier tous les mondes visibles et invisibles qui y ont participé et de remercier par le fait même toutes les personnes qui ont contribué à la préparation de la nourriture de près ou de loin. Les Esprits nous guident et veillent à ce que nous ne manquions de rien, ainsi nous les remercions en leur partageant un morceau de chaque plat préparé dans une assiette avec un peu de tabac. Cette offrande sera alors déposée au pied d'un arbre afin de l'offrir au monde des esprits symbolisant ainsi le monde d'en bas par ses racines, le monde du milieu par son tronc et le monde d'en haut par ses branches. Cette offrande peut aussi être donnée aux autres éléments tel que le feu ou l'eau toujours en l'accompagnant d'une prière de remerciement pour les Esprits. Dans d'autres contextes, cette offrande peut être faite aux ancêtres, y compris aux enfants décédés au pensionnat. L'offrande sera ainsi faite pour les Esprits et/ou les ancêtres, mais aussi contextualisée selon la nature de l'évènement.

La nourriture préparée grâce à la participation de chaque personne permet de nourrir tous les membres du groupe peu importe sa condition, son origine et ses croyances et ainsi l'inclure dans le grand cercle de la Vie, car chacun et chacune à sa place et y joue un rôle étroitement lié à notre équilibre.

Les repas sont des moments riches d'enseignement pour incarner le respect, vivre le partage et assurer l'égalité.

### **Contexte d'utilisation**

Chaque personne joue un rôle important dans la santé et l'équilibre de la communauté, et la distribution du repas selon l'ordre des choses, permet d'assurer de rassasier chaque membre du groupe équitablement. Les assiettes sont d'abord servies aux membres du groupe en commençant par les personnes Aînées, suivi des enfants, des femmes et se terminent par les hommes.



L'offrande aux Esprits est pratiquée lors de différentes cérémonies, pendant les rassemblements ou diverses rencontres tout au long des saisons.

Un aîné ou une aînée désigne une personne qui préparera l'assiette d'offrande aux Esprits. Cette personne désignée mettra dans l'assiette un peu de nourriture de chaque plat et ira dehors faire l'offrande avec une prière de remerciement. Un peu de tabac peut y être ajouté selon les traditions reçues. Il pourra être utile de trouver un endroit convenable à l'avance, en collaboration avec les personnes coorganisatrices autochtones, où la nourriture pourra être laissée et où elle ne risque pas d'être jetée à la poubelle par la suite.

Notons que dans certains contextes, la nourriture amenée à un festin, et qui fait donc partie d'une cérémonie, ne doit pas être jetée ni être refusée. La nourriture non consommée pourra ainsi être ramenée à la maison ou, au besoin, partagée avec d'autres.

Il est l'occasion de mettre en pratique les enseignements que les personnes Aînées ont transmis sur notre lien intime avec toute chose faisant partie du grand cercle de la Vie. Le monde visible et le monde invisible sont les compléments l'un de l'autre et quand un déséquilibre survient dans l'une des deux dimensions, les conséquences se font sentir dans l'autre. Ce moment passé ensemble permet de nous rappeler que nous sommes tous étroitement interreliés. Il permet aussi de souligner la reconnaissance de la place de chacun et de chacune dans le grand cercle de la Vie. Ainsi, cet instant partagé ensemble nous permet de rester en harmonie et humble face à la Création, car nous ne pouvons pas vivre en santé sans l'équilibre du monde végétal, animal et minéral.

### **PERSPECTIVE EN DOUBLE REGARD** *(Faire ensemble)*

En 2021, le CHUL répond favorablement à la famille St-Onge qui avait demandé que l'arbre au pied duquel le père de BB Lucien s'était recueilli tout le long du séjour de sa famille à l'hôpital devienne un espace sécurisant pour les Peuples autochtones.

Lors de l'accouchement, BB Lucien et sa maman ont connu quelques complications, et le corps médical craignait pour leur vie. Heureusement, le dénouement finit bien. Pour souligner la bonne nouvelle, le CHUL et la famille St-Onge ont organisé ensemble une cérémonie d'offrande de nourriture, en souvenir de cette tradition suivie par le père de BB Lucien tout au long de l'hospitalisation de son fils et de sa conjointe. Les vœux du père de Lucien s'étant réalisés, aujourd'hui une plaque mémorative décrit les raisons pour lesquelles l'arbre est désormais sacré. Il incarne un espace co-installé dans lequel chacun·e peut venir s'y recueillir.

### **PERSPECTIVE D'UNE AUTOCHTONISATION**

*(ou intégration des savoirs et des philosophies autochtones)*

Dans le cadre d'un événement dont l'objectif était de créer un partenariat dans le secteur de la santé, plusieurs personnes invitées issues de différentes communautés ont échangé sur



les différentes façons de remercier les bienfaits passés et présents. L'offrande de nourriture ou l'assiette aux Esprits a été comparée avec le *Kamidana* que l'on peut retrouver dans les maisons au Japon. La comparaison portait principalement sur deux pratiques spirituelles en lien avec l'offrande de nourriture, sans qu'il y ait une possibilité de les faire vivre les uns aux autres.

## ..... **SANS AUTOCHTONISATION OU SANS DOUBLE REGARD**

Tout dénouement heureux peut s'illustrer par la célébration et la remise d'une plaque mémorative sous un format conventionnel allochtone ; cela dit, si l'intention est de les organiser en intégrant l'offrande de nourriture, l'assiette aux Esprits ou encore par l'ajout de rubans de couleur sur un arbre, ils doivent être organisés en veillant à ne pas s'approprier indûment cette tradition et toujours avec un souci de comprendre et de pouvoir expliquer la pratique adoptée. Sans autochtonisation et sans *Double regard*, un repas partagé en groupe sous la forme d'un « Potluck » peut être organisé après une cérémonie ou pendant un rassemblement, et ce, sans le rituel décrit précédemment, soit sans composante cérémoniale ou sacrée.



# Fascicule

## 07



### ARBRE SACRÉ



#### *Historique et tradition*

L'arbre est un symbole ancien et riche d'enseignement pour expliquer notre relation avec le monde terrestre et le monde spirituel. Il suffit d'observer sa croissance au fil des saisons pour en retirer des leçons fondamentales sur le sens de notre vie. Chaque arbre est unique par sa forme et sa grandeur, tout comme les gens, il se développe à son rythme selon son territoire et ses racines.

Notre relation avec la Nature est si vitale que l'être humain ne pourrait vivre sur ce territoire sans la forêt. Notre survie dépend totalement de notre lien avec le règne végétal, animal, minéral par l'air que nous respirons, la nourriture que nous mangeons, les médicaments que nous fabriquons et les matériaux pour nos maisons, nos transports, nos vêtements et notre travail. Il en va de même des territoires des prairies, des déserts, des rives et côtes, ou des taïgas, toundras et glaces : chaque environnement offre ce qui est nécessaire à la vie, et les symboles y seront différents. Ce fascicule est ainsi présenté à partir d'une perspective, ancrée dans le territoire de Mashteuiatsh.

Notre équilibre et notre santé physique et mentale dépendent étroitement de l'interaction et du regard que nous avons sur la dimension vivante de la nature. La forêt est en quelque sorte le miroir de nous-mêmes, un complément à notre nature profonde.

La légende de l'arbre sacré racontée par les Anciens Innus, nous enseigne que Le Créateur l'a planté pour tous les peuples de la terre afin qu'ils puissent se rassembler pour trouver la force, l'apaisement et la sécurité. Il est dit que si nous nous éloignons de l'ombre protectrice de l'arbre sacré, et oublions de nous nourrir de ses fruits, nous perdrons la force morale et nous aurons la mort dans l'âme. Plusieurs cesseront de rêver et d'avoir des visions pour un monde meilleur. Alors que ceux qui s'engageront sur la voix de l'honnêteté, de l'amour et de la justice trouveront le chemin qui mène à l'ombre protectrice de l'arbre sacré et pourront se nourrir de ses fruits. Les racines qui s'enfoncent profondément dans la Terre-Mère détiennent la mémoire ancestrale et les branches qui s'élèvent comme les mains tendues pour une prière au Père céleste, nous permettant de nous connecter à la vie transmettant la force vitale.





Chez plusieurs Premières Nations, lors de la naissance d'un enfant, il est coutume de planter un arbre avec le placenta du nouveau-né pour que son esprit continue à vivre et à se nourrir spirituellement à travers cet arbre. Au cours de sa vie, l'arbre lui rappellera de suivre les vertus ascendantes de la maturité et de ses responsabilités qui porteront des fruits.

L'arbre est le représentant de notre équilibre et de notre lien spirituel, Il est également coutume d'accrocher des rubans représentant les quatre couleurs, les quatre frères, les quatre directions où certains arbres sacrés réunissent les prières entendues et portées jusqu'au Créateur par le vent. Les crânes et les ossements des animaux provenant de la chasse sont également accrochés à l'arbre sacré pour remercier l'esprit des animaux, et ainsi nous rappeler que c'est grâce à eux que nous sommes encore là, aujourd'hui sur la Terre-Mère.

### Contexte d'utilisation

Un endroit situé à l'extérieur sur un terrain par exemple d'un hôpital, d'une école ou d'un autre lieu désigné, devrait être choisi afin de planter un arbre ou des arbres pour créer un cercle. N'importe quelle essence de feuillu peut être choisie pour accrocher les rubans, par exemple un bouleau ou un érable. Cet endroit sera alors désigné comme lieu sacré de rassemblement pour les rituels pratiqués tout au long de l'année, et pour les générations futures. Les rubans représentés par les quatre couleurs, rouge-jaune-noir-blanc par exemple, pourront être attachés aux branches lors des différentes demandes ou prières. Des ossements pourront aussi être accrochés afin de remercier le monde animal. Certains préféreront ajouter du tabac, écrire un message sur les bouts de tissu ou encore simplement les accrocher aux branches afin que le vent apporte leurs prières au Créateur.

L'arbre sacré deviendra un lieu de rassemblement spirituel où les enseignements traditionnels pourront être transmis par les personnes Aînées, par les porteuses de savoirs ou lorsqu'une communauté désirera accrocher ses prières lors d'un événement éprouvant, ou bien encore il servira de lieu de méditation et de recueillement individuel quand une personne en ressentira le besoin.

### ❖ PERSPECTIVE EN DOUBLE REGARD *(Faire ensemble)*

Lors de la conception des jardins des Premiers Peuples, orchestré par une responsable du projet, un Aîné Mi'gmaq et un porteur de savoirs Wabanaki, l'idée avait été émise de créer des espaces de sécurisation culturelle à l'extérieur notamment en respect du lien privilégié qu'entretiennent les Autochtones avec la nature, la Terre- Mère et tous les êtres vivants. Il s'agissait d'honorer les manières de voir les espaces d'apprentissage et de partage en y ajoutant un regard autochtone et ce, même dans des milieux où les activités d'enseignement ou de prestation de soins et de services de santé se déroulent essentiellement à l'intérieur. Comme la responsable l'indique

- ❖ Ce projet interdisciplinaire et intersectoriel permet le partage des expertises et des savoirs entre les différentes parties engagées. Il s'agit d'une cogestion circulaire
- ❖ comme le proposent les porteurs de savoirs autochtones du projet. Nous avons



- travaillé ensemble selon le principe du *Double regard*, où nous entremêlons science
- occidentale et mode de connaissance autochtone.

Cette initiative est une illustration de la coconstruction de ponts entre la science autochtone et la science moderne afin que les savoirs traditionnels autochtones soient reconnus égaux aux savoirs scientifiques contemporains occidentaux. Ainsi, plusieurs plantes médicinales, validées comme telles depuis des milliers d'années d'expérience par des porteurs de savoirs autochtones, poussent dans ces jardins. Afin de comprendre et de perpétuer les apprentissages issus de ces plantes, plusieurs ateliers de sensibilisation et de sécurisation animés par des porteurs de savoirs autochtones en collaboration avec des personnes non-autochtones sont déjà accessibles à tous et toutes.

Ces espaces jardins culturellement sécuritaires incluent la vision circulaire des Premiers Peuples, la réalisation d'un grand rêve commun ainsi que la possibilité de l'atteinte de nouveaux rêves.

## **PERSPECTIVE D'UNE AUTOCHTONISATION**

*(ou intégration des savoirs et des philosophies autochtones)*

Dans le cadre d'une activité, un porteur de savoirs expliquait à toutes les personnes participantes la symbolique des rêves chez les Premières Nations. A titre d'exemple, l'Arbre sacré et ses rubans de quatre couleurs ainsi que le capteur de rêves ont été présentés pour fin d'illustration. En effet, pour certaines communautés, le rêve est considéré comme l'expression de l'âme ou encore comme le porteur d'un message. Dans le cadre de l'activité que nous décrivons ici, l'objectif était de prendre connaissance de ces traditions et de ces rituels pour mieux comprendre la nécessité de préserver le fait d'avoir des rêves, aucune personne participante n'avait à déposer de ruban dans l'Arbre sacré.

## **SANS AUTOCHTONISATION OU SANS DOUBLE REGARD**

Notre relation avec la Nature peut s'exprimer de différentes façons ; cela dit, si l'intention est d'exprimer notre bienveillance par l'ajout de rubans de couleur sur un arbre, elle doit s'exprimer en veillant à ne pas s'approprier indûment cette tradition, mais plutôt en clarifiant le sens de la pratique et en déterminant si une autre pratique serait mieux adaptée aux fins recherchées. Dans l'absence d'une co-détermination de la pratique à observer et d'une explication de cette pratique, plusieurs manières d'exprimer notre participation à la Nature et notre respect pour elle pourraient avoir un sens plus profond et immédiat.



# Fascicule



## 08



## SÉCURISATION ÉMOTIONNELLE

### Historique et description de la sécurisation émotionnelle pré-per-post-partage

Plusieurs études ont permis de démontrer qu'il y a eu une rupture plus ou moins profonde dans la transmission des savoirs des Premières Nations, des Métis et des Inuit, notamment en ce qui a trait au rôle des femmes et des personnes Aînées (Thiongo, 1975; Battiste, 2002). Pour rétablir ces liens, une des priorités définies dans les Appels à l'action est de renforcer l'accès à la santé, à la justice et à l'éducation, ce qui inclut la reconnaissance de façons de faire autochtone, fondées sur des pratiques traditionnelles laissant une place à l'expression des émotions, telles que les cercles de discussion ou de partage, l'apprentissage expérientiel, la méditation, la prière, le récit (Battiste, 2002). Ces activités permettent de « réduire le fossé épistémologique existant entre le mode d'apprentissage intuitif et la démarche structurée d'acquisition de connaissances » (Lathoud, 2016, p. 43) tout en créant des espaces d'échanges sécurisés par le partage d'expérience. Le développement de la perspective holistique, processus qui se poursuit tout au long de la vie du fait qu'elle est fondée sur l'expérience, est facilité par une activité collective mobilisant la famille, la communauté et les personnes Aînées ; ce processus de développement encourage un apprentissage se perpétuant par le partage et une mise en commun.

Certains guides pédagogiques ont pour objectif d'illustrer des apprentissages propres à différentes communautés, d'autres se concentrent sur les points communs qu'il peut y avoir entre les savoirs autochtones et allochtones. Dans quelques-uns d'entre eux, la coupe transversale du tronc de l'arbre de vie révèle les sept *anneaux de l'apprentissage individuel*. Au cœur du tronc, les savoirs autochtones et occidentaux sont illustrés comme étant deux approches complémentaires de l'apprentissage plutôt qu'opposées (CCA, 2007 et 2009). Cet effort de *Double regard* facilite un processus sécurisant. L'idée est de revoir et apprendre, voire de décoloniser, des décennies d'histoire négligée de l'éducation des Premières Nations, des Métis et des Inuit (Richardson et Blanchet-Cohen, 2000) tout en assurant une sécurité émotionnelle pour tous et toutes. Cette sécurité émotionnelle est essentielle à un partage de la vérité.



Rappelons que l'insécurité émotionnelle est, la plupart du temps, le résultat de situations régulières inévitables produit d'interactions exprimées dans des relations de domination (Honneth, 2000 ; Dubet, 2016). Il est donc essentiel qu'une perspective du *Double regard* soit adoptée de part et d'autre, afin de permettre aux personnes rassemblées de transformer la situation d'interaction pour y amener une plus grande sécurisation émotionnelle. Selon Battiste (2013), plusieurs approches peuvent être explorées, dont celles fondées sur l'acceptation de l'autre. Pour ce faire, il est nécessaire de mettre en place un processus de sécurisation émotionnelle, laquelle demande l'exercice d'une pratique réflexive sur, dans et pour l'action (Schön, 1993). Dès lors, la sécurisation émotionnelle devient partie intégrante de la sécurité culturelle (Papps et Ramsden, 2019).

Ainsi, la sécurité émotionnelle est atteinte lorsque nous pouvons nous remettre à l'autre en toute confiance. Elle sera donc une question de degrés et ne sera sans doute pas complète, tout comme la confiance n'a pas à être pleine pour permettre une collaboration, mais seulement suffisante pour pouvoir partager certaines expériences, certaines connaissances, certains aspects de notre vie.

Les personnes allochtones pourront devoir accepter que les personnes autochtones avec lesquelles elles collaborent n'arrivent pas à leur faire entièrement confiance. Une telle confiance se développe non pas au fil de quelques rencontres, mais au fil d'une vie. Le racisme et les attitudes coloniales qui sont enseignées aux personnes allochtones ne disparaîtront pas du jour au lendemain, même chez les personnes les mieux intentionnées – ni l'inquiétude chez les personnes autochtones d'un traitement injuste ou violent. C'est pourquoi nous parlons de démarches sécurisantes, visant à augmenter la sécurité, plutôt que sécuritaires, qui chercheraient à l'imposer.

Ces personnes en qui nous faisons confiance ont un impact sur notre bien-être émotionnel. Ce sentiment de confiance peut être réciproque lorsqu'il est fondé sur le souci que les personnes de notre entourage se font pour notre propre expérience émotionnelle, et inversement. En d'autres termes et plus largement encore,

- La « sécurité émotionnelle » consiste à gérer les émotions et à y répondre. On ne peut en faire abstraction dans un contexte où nous évoquons et faisons émerger différents traumatismes passés et présents. Les stratégies visant à renforcer la sécurité émotionnelle comprennent la conscience et la réponse à ces traumatismes, la compétence culturelle et le soutien au bien-être émotionnel et en société (Traduction libre de Whetham, Clark, Bennetts, Gee, Ralph, Atkinson, Chamberlain and the Healing the Past by Nurturing the Future team, 2019).



Le schéma ci-dessous aide à comprendre comment différentes dimensions sont interreliées :



Source : Gouvernement de l'Ontario, 2021. (adapté de)

Nous pouvons en retenir que pour atteindre la voie sécurisée de la santé et du bien-être émotionnel, il faut agir à différents niveaux. Pour soutenir cette démarche, il est important que chaque personne puisse identifier et nommer ses propres besoins afin de savoir ce qui peut assurer sa sécurité émotionnelle.

La conception de la santé pour les Premières Nations est vue comme un état d'équilibre entre les dimensions physique, émotionnelle, mentale et spirituelle (Centre de collaboration nationale de la santé autochtone, 2013). Pour les Inuit, la conception de la santé s'exprime par trois dimensions (Brascoupé et Waters, 2009) : la première est étroitement liée à la santé corporelle, la seconde appelle à un sentiment de bien-être global (mental, physique, social) et la troisième fait référence aux relations entre les personnes.

Notons que le rôle social dont fait appel la conception inuite n'est en rien négligeable lorsqu'il est question de sécurité émotionnelle puisque celle-ci est parfois considérée comme « le reflet de nos structures sociales » (Larzillière, Calabrese, Grajales, Manrique, Napolitano, et Ruiz de Elvira, 2021) ; c'est pourquoi ces deux visions se complètent entre elles, mais aussi avec la vision occidentale de la santé.



Même si pour les allochtones, la définition de la santé peut différer dépendamment du secteur professionnel, du modèle choisi et de la vision que l'on en donne, les définitions de la santé présentées précédemment peuvent être rapprochées du modèle humaniste des soins infirmiers de l'Université de Montréal (2015) qui décrit le concept de santé comme étant un « expérience unique, qui correspond à l'optimisation continue du bien-être, du mieux-être et de l'harmonie (dynamique et multidimensionnelle) telle que définie par la personne ». De ce fait, nous pouvons tenter de définir un cadre commun de la sécurisation émotionnelle en passant par le bien-être, point commun de ce processus mis en œuvre pour atteindre la sécurité émotionnelle.

## Contexte d'utilisation

Un fort sentiment de cohérence permet aux individus de percevoir la vie comme intelligible, gérable et significative. Il fournit aux individus la confiance en leur capacité à identifier en elleux, et dans leur environnement, des ressources, et à en faire constamment appel dans une perspective de promotion de la santé (Eriksson et Lindström, 2010). La définition que nous accordons à notre santé a un impact sur la façon de proposer et d'envisager comment nous prenons soin de nous-mêmes, et donc sur l'expérience émotionnelle vécue. Nous retrouvons ce lien dans *La théorie salutogénique* d'Antonovsky. Ce professeur de sociologie identifie trois dimensions qui composent le sentiment de cohérence, soit : 1) l'intelligibilité (*intelligibility*); 2) la capacité d'agir (*manageability*) et 3) la signification (*meaningfulness*). Ces composantes rappellent les compétences cognitives, affectives et comportementales de la personne apprenante (Blanchet, 2019 ; Ticci Sarmiento, 2017), lesquelles font écho aux avancées scientifiques des disciplines contributives, et particulièrement celles des neurosciences affectives et sociales du XXI<sup>e</sup> siècle (Dirkx, 2001). Ce faisant, ces recherches complètent quelques modèles de processus du développement affectif et social (Bandura, 1977 ; 1997) dont certains se combinent entre eux, notamment dans les recherches appliquées (Karmelita, 2020 ; Kurz, 2013).

## Illustrations

Chaque illustration étant le résultat de l'expérience d'une équipe distincte, les trois (3) illustrations sont différentes pour chacune des séquences pré-, per- et post-partage.

### ... PERSPECTIVE EN DOUBLE REGARD (FAIRE ENSEMBLE)

À l'issue de ces constats, et dans le but de valoriser la tradition, différents ateliers peuvent être proposés dans le but d'assurer une sécurité émotionnelle (Whetham et al., 2019). Cet encadrement est nécessaire pour soutenir un accueil culturellement et émotionnellement sécurisant. Selon le contexte, des ateliers peuvent être proposés avant, pendant ou après une situation complexe, notamment malaisante, ou lorsque des conflits émergent ou du bien ou du mal est fait. Pour ce faire, il reste nécessaire d'identifier ce que nous comprenons des concepts retenus et du ressenti de chacun et chacune. L'analyse de chaque facette permet de définir d'où nous partons, où nous souhaitons aller et où nous souhaitons nous rendre.



Ainsi, il appartient à chacune des personnes participantes, allochtone et autochtone, de bien identifier les motivations ainsi que les retombées visées grâce à ces échanges entre les cultures, pour proposer une démarche authentique et émotionnellement sécurisante pour chacune des parties. L'intention est de faciliter un dialogue sans jugement et de proposer une activité qui prend soin de laisser la place à l'unicité de chacun et chacune, et de la respecter. En effet, « La diversité est au cœur de la réalité autochtone au Québec. Elle se manifeste de plusieurs manières, dans la langue, les traditions, les styles de vie, les croyances, et elle se trouve à la base d'identités spécifiques à chaque Nation » (Lepage, 2019, p. 97).

### **Pré-partage**

Lors d'un séminaire sur la santé, la cérémonie d'ouverture a débuté par une pratique de *smudging* des plus communes, soit faire brûler des bâtons de foin d'odeur, de sauge ou de cèdre. Le *smudging* a pour but de se défaire de nos pensées négatives et d'accueillir chaque personne telle qu'elle est. Cet événement comprend un exercice de conscience afin d'inciter chacun et chacune à s'arrêter un instant, à ralentir dans l'action, et à se centrer pour identifier et nommer ses émotions.

Enfin, un sac de tabac sacré a été offert à chaque personne participante en guise de bienvenue. Cette pratique avait pour but de se connecter, de s'ancrer dans l'événement, dans la tâche en cours. (Gouvernement du Manitoba, *Smudging protocol*, 2019, p. 4). Cette approche met l'accent sur les forces et les solutions fondées sur des données probantes, holistiques, culturellement et émotionnellement sécurisantes, tout en tenant compte du contexte du patient autochtone (Kitty et Funnel, 2020, p. 16).

Cette posture d'accueil permet de tenir compte de ce que dit l'autre, de prendre le temps de prendre conscience de son action, soit de « respirer » et de « réfléchir ». Tout au long de cet événement, il fallait se questionner, humblement, sur les façons communes de faire. Cette réflexion avait pour objectif de créer des ponts grâce à la recherche de ce qui nous unit, de ce point d'équilibre, d'échanges, tout en nuances pour créer un pont entre les visions du monde qui diffèrent. En effet, d'autant plus que chez les Peuples autochtones, « la façon de voir la santé, la maladie, la naissance et la mort diffère selon les communautés et les groupes linguistiques » (CSSNPNQL, 2016, p. 22).

### **Per-partage**

Pendant toute la durée de l'événement, il était demandé de rester ouvert au dialogue, tout en restant authentique. En adoptant une posture d'exploration, l'objectif était de développer chez chaque personne une curiosité saine, et de manifester une intention bienveillante à l'égard des différences. Lorsque cette posture était communément adoptée, elle a facilité la création d'un espace de validation de ce que l'autre nous dit, d'analyser comment l'autre perçoit la situation et l'expérience vécues. Ce partage a renforcé la façon de travailler ensemble, et ainsi d'aborder les différentes visions de la santé.



S'inspirant de la sécurité émotionnelle et culturelle décrite dans un autre contexte hospitalier (Rix et al., 2013) ainsi que des principes de la communication efficace de Gurm et Cheem (2013), les parties à un projet spécifique ayant pour but de faciliter l'admission d'un patient ou d'une patiente a été développé dans le cadre d'une unité d'oncologie. Proposer en partenariat entre un autochtone et une cheffe infirmière allochtone qui accueillent principalement les membres d'une Nation Crie, il fallait identifier des actions et des gestes qui favoriseraient un sentiment de sécurité réciproque. Les personnes au projet ont sélectionné des mots et des expressions qui permettent de réconforter et sécuriser les patients et les patientes autochtones. Dans les circonstances où cette initiative n'est pas suffisante, il est désormais possible de recourir aux services d'un ou d'une interprète afin de clarifier les besoins exprimés dans une langue autochtone, et méconnue du personnel de santé.

De par sa nature, ce projet développé en commun a facilité la création de corridors sécurisants, et donc de trajectoire de soin pour ces patients et ces patientes de ce département ; il a ainsi permis de sensibiliser, voire de former, le personnel confronté à des réalités bien spécifiques, trop souvent mal connues. Enfin, les mots et les termes rassurants identifiés ont été affichés dans les couloirs et au chevet des personnes concernées, rendant concret l'usage de mots familiers dans les chambres et les services spécialisés, et facilitant l'apprentissage de ce vocabulaire par le personnel de ce département.

## Post-partage

Lorsque la gestion des émotions est plus complexe, certains exercices peuvent être proposés pour faciliter leur expression et leur canalisation. Ces exercices collaboratifs ne devaient absolument pas susciter de sentiment de culpabilité, de faute ou encore d'opprobre. Pour ce faire, la gestion du temps, des cadres, et de sa posture (comme se nommer expert de part et d'autre), mais également l'interprétation du langage utilisé se réalisent dans la nuance, et donc sans généraliser. Cet espace doit être créé pour assurer autant que possible un processus de sécurisation émotionnelle. Cet exercice comprend également une phase de reconsidération de chaque moment ayant pu éveiller chez l'un ou chez l'autre une émotion négative. L'intention est de permettre cet espace sécurisant où l'échange est favorisé afin que chacun puisse s'exprimer le plus librement possible et, au besoin, d'obtenir l'aide ou le soutien requis pour adresser et transcender cette émotion présente, évitant ainsi l'exacerbation de ce qui a pu être mis en cause.

L'objectif visé est que la personne participante à l'activité reparte ultimement avec un sentiment positif. Ainsi, chaque action posée demande à ce que chacun et chacune se questionne sur l'impact qu'elle pourrait avoir sur les 7 futures générations. L'interrogation sur notre action ayant un impact négatif, elle doit se faire au niveau de son sens et de sa motivation. L'idée n'est alors de ne pas éveiller chez l'un ou chez l'autre une émotion négative. Cette intention doit pouvoir créer cet espace sécurisant où l'échange est favorisé au point tel que chaque personne se sent à l'aise de s'exprimer le plus librement possible, et au besoin peut obtenir l'aide ou le soutien requis pour ce faire. Ainsi, en transcendant l'émotion présente, il est possible d'éviter l'exacerbation de cette émotion et de qui a pu la générer.





Pour ce faire, un cercle de parole ou la conception d'un geste accueillant tel que le chant des tambours de guérison peut libérer les émotions. Avec une médecine par le son, plusieurs activités développées en commun ont pu soutenir la sécurisation émotionnelle des personnes participantes, et ce, notamment lorsque les enjeux émotionnels étaient particulièrement forts et vifs. Cet exercice post mortem permet de valider ce qui a été constructif, ce qui reste à l'être et les solutions à envisager lors de prochains ateliers et événements.

Ainsi, lorsqu'on accompagne une personne en soins de fin de vie, il est important d'inviter les deux parties à réfléchir sur ce passage et sa signification. Lors de ce genre d'accompagnement, une conversation de cœur à cœur est de mise. Nous avons constaté que certaines demandes vont à l'encontre de certains codes ou règlements mis en place par les services de santé et les maisons de soins palliatifs. Par exemple, certaines politiques et règles des établissements et des maisons de santé ne permettent pas d'offrir du *smudging*, de même certaines dispositions ne peuvent accueillir plus d'une personne à la fois, soit la famille et la communauté. Or, la famille et la communauté jouent un rôle essentiel pour les Premiers Peuples. De plus, certains rituels ont un caractère sacré, et c'est pourquoi, il peut y avoir une réticence à les partager avec ceux qu'on ne connaît pas. Ainsi, le fait de ne pas être entendu et compris mène à l'impossibilité de créer un espace sécurisant.

Il est important de comprendre que certains rituels sont ouverts à tous et à toutes tels que les Pow Wow, tandis que d'autres sont réservés à la communauté. Tout comme chez les autochtones, les obsèques d'un proche se célèbrent entre les membres proches de sa famille et de sa communauté, une cérémonie du deuil chez les Premiers Peuples donnent lieu à des rassemblements et des célébrations échelonnées sur plusieurs jours (CSSSPNQL, 2016). Pour certaines communautés, il est essentiel d'avoir accès aux personnes guérisseuses traditionnelles, porteuses de savoir et Aînées. Ces dernières pourraient être appelées à collaborer plus largement avec les infirmiers et les infirmières dans le cadre de la prestation de soins palliatifs. Ainsi, les Séances de médecine traditionnelle données par des personnes guérisseuses traditionnelles devraient être tolérées afin de faciliter la sécurisation émotionnelle, notamment dans un moment important comme celui-ci. Enfin, pour faciliter le processus de sécurisation émotionnelle, certains services de santé et services sociaux autorisent de leur propre chef l'expression de traditions culturelles sous couvert du cadre des obligations de mesures d'accommodement. Comme c'est le cas pour d'autres, les pratiques devraient être autorisées grâce à des mentions spéciales précisées dans les codes et règlements du domaine à l'effet d'assurer le respect des traditions et l'accès aux objets sacrés, nécessaires au respect de la spiritualité autochtone.



## PERSPECTIVE D'UNE AUTOCHTONISATION

(ou intégration des savoirs et des philosophies autochtones)

Ici il s'agirait de cheminer seul·e, en un premier temps, et ce, dans le but de se préparer à mettre en application le *Double regard*. Par la suite, une collaboration ou un partenariat pourrait se réaliser au mieux après s'être instruit ou instruite sur les réalités des Premières Nations, des Métis et des Inuit, ou encore après avoir suivi des enseignements des personnes Aînées et de membres d'une communauté.

L'autochtonisation pourrait aussi inclure la mise en place d'équivalents autochtones aux services déjà offerts, sans transformation des manières de faire – par exemple, permettre le *smudging* dans certains endroits et dans certaines conditions seulement, suivant une demande formelle, sans mettre les outils et plantes nécessaires à la disposition des personnes qui souhaitent s'en servir. De tels ajustements sont certes utiles, mais non suffisants à une plus grande sécurisation.

Cela dit, si ces apprentissages ne sont pas incarnés, ils peuvent faire violence à l'autre. Il est important de veiller à ne pas créer un nouveau déséquilibre, et donc de penser à la façon d'accueillir les émotions, notamment lorsqu'elles n'ont pas été sécurisées. La question de la conciliation entre une démarche intellectuelle et le ressenti d'émotions se pose.

Faire appel au langage ou encore à des activités artistiques sont un des moyens d'expression et de sécurisation émotionnelle. L'émotion se canalise lorsque nous prenons la parole, construisons ou jouons du tambour, par exemple. Ces médias favorisent l'expression de nos émotions, et de nos ressentis.

## SANS AUTOCHTONISATION OU SANS DOUBLE REGARD

Dans cette perspective, nous pouvons nous demander s'il n'y aurait pas un risque de rupture entre les deux visions du fait de l'absence de ce qui nécessiterait la sécurisation émotionnelle. Ces deux visions du monde ne peuvent trouver un point d'équilibre, l'une sans l'autre ; ce serait laissé trop de place au hasard et à la pensée magique. En effet, si nous ne prenons pas le temps de réfléchir à l'intention et à l'impact souhaité ensemble, la mise en place de mesures dont le but est d'assurer une expérience sécuritaire d'ouverture et de partage à l'autre n'aurait pas de résonance sans intention de faire vivre le *Double regard* et pourrait alors maintenir l'émergence ou la perpétuation d'incidents contraires aux objectifs visés.

Il est aussi possible que la sécurisation émotionnelle doive commencer parmi les personnes participantes allochtones, dans une démarche d'auto-éducation et de prise de distance critique par rapport à ses connaissances, préjugés, et attitudes. De même, il pourra être nécessaire pour les membres autochtones d'un groupe collaboratif de se retirer du groupe plus large afin de s'entraider et s'appuyer mutuellement pour répondre à certains problèmes qui peuvent survenir même dans les contextes collaboratifs où règnent les meilleures intentions. Le *Double regard* n'implique pas toujours de tout *Faire ensemble*, mais aussi de voir là où la séparation demeure utile afin de renforcer ses capacités et de montrer sa confiance en l'autre, qui est souvent le gage de la confiance qui pourra être reçue.





